



## « Buenos Aires sur Scène » persiste et signe

Nous vous présentons dans ces pages le travail de deux musiciens, Leonardo Sánchez et Eduardo Garcia, tous deux écoutés récemment dans le cadre du cycle « Buenos Aires sur Scène » lancé au printemps 2009 et qui se poursuit avec bonheur sur la scène de L'Ermitage, à Paris.

Cette initiative, que l'on doit à l'enthousiasme et la volonté communicatifs du jeune bandonéoniste argentin Matías González, offre une variété de propositions et une qualité d'ensemble remarquables, que « *La Salida* » a plaisir à accompagner dans ses colonnes. Il lui faudrait presque devenir hebdomadaire pour rendre compte de tous les travaux proposés, qu'ils s'inscrivent dans la tradition tanguera ou dans les directions les plus contemporaines...

En attendant, ne manquez pas les prochaines cessions, le 1<sup>er</sup> avril avec le quintette *Horacero* (compositeur Didier Goret) et le guitariste César Angeleri, rejoint par Matías González et les pianistes Cristian Zárate et Gustavo Beytelmann ; puis le 15 avril, le même Beytelmann (en trio) et le quintette *El Despuès* (invité Henri Demarquette).

Jean-Luc Thomas

### Leonardo Sánchez, des cordes et des visages

*Un pied dans le classique, un autre dans le tango, le guitariste et compositeur n'imagine pas d'autre musique que celle jaillissant des rencontres. Multiples, fructueuses.*

Sur scène, dans l'écriture, Leonardo Sánchez aurait tendance à viser de plus en plus le dépouillement. Le guitariste et compositeur s'en explique dans une pirouette qui signe sa modestie : « *jeune, on a tendance à être un peu bavard. Plus vieux, les doigts vont un peu moins vite, ce n'est pas plus mal. On élague, on supprime les notes inutiles. Je suis aujourd'hui davantage dans l'ellipse que la logorrhée* ». Lui qui a beaucoup produit pour les autres n'a jamais cessé de s'interroger sur ce processus « *d'apprentissage constant. Alors, on écrit, on doute aussi... et les années passent* ».

Et il en oublie d'enregistrer, accumule les projets, les tient au chaud, passe à autre chose et devient – il en rit – « *sans doute le champion du non-enregistrement* ». Là, ce n'est plus de l'épuration mais du masochisme. Au téléphone en revanche, il est intarissable pour évoquer ses aventures musicales, humaines, le fait surtout que les unes ne sont rien sans les autres et que, de prime abord, à l'heure de noircir la portée, déjà « *elles ne font qu'un* ». Joliment, il assure : « *je n'écris pas pour un instrument, mais pour un visage* », celui du futur interprète. C'est au point qu'au-delà des engagements, salles et publics, persiste la chaleur des rencontres, leurs souvenirs impérissables, quoique indicibles pour l'essentiel. Leonardo Sánchez nous conte ainsi cet après concert nîmois où au restaurant, les guitares sont ressorties des étuis. Il y avait là l'emblématique chanteur Paco Ibáñez, le bandonéoniste César Stroschio, le bonheur d'être ensemble, la musique d'après la



Photo : JLT

Vrai moment de partage musical, Buenos Aires sur Scène avait réuni à l'issue de la soirée à L'Ermitage (de gauche à droite) : Diego Aubia, Mauricio Angarita (masqué), Matías González, Cristian Zarate, Leonardo Sánchez, Corinne Basseux, Olivier Manoury et Marisa Mercadé.

musique en somme. Et Leonardo, l'Argentin de Córdoba, qui assure que cette nuit-là, « *c'était comme à Buenos Aires* ». Quelques semaines auparavant, à l'Ermitage à Paris, c'était *Buenos Aires sur scène* et un peu comme là-bas en effet.

Leonardo Sánchez avait ouvert un éventail d'arrangements, du duo au quintette, davantage offert à des classiques arrangés par ses soins qu'à ses propres compositions. Il avait convié Corinne Basseux, premier violon de l'orchestre de Basse-Normandie. Elle était déjà là en 1998 lors de l'enregistrement du disque *Conciertos para bandoneón y guitarra* (Label Bleu, Indigo) avec l'ensemble et le *fueye* de Juan José Mosalini. Leur long compagnonnage trouvait une nouvelle inflexion à l'Ermitage dans ce duo « *étrange, guitare violon, pour lequel il n'existe pas beaucoup de littérature, encore moins dans la musique populaire* ». Alors, Leonardo a arrangé *La Viruta*, *Boedo*, des standards...

## Un *aggiornamento* du tango

En élargissant la formation au bandonéon de Matías González et à la contrebasse de Romain Lecuyer, il a proposé une autre musique, plus personnelle, aux inspirations partagées entre tango et folklore. Ici, il glisse un nom, Dino Saluzzi, un homme, « *un regard différent, à la croisée des genres : tango, folklore, jazz* ». Cela lui va bien, cette sorte d'*aggiornamento*, pour employer un mot italien qui clignerait de l'œil vers la racine transalpine du tango quand le folklore de l'intérieur argentin reste davantage marqué par la source ibérique.

Le concert parisien s'est achevé avec Cristian Zárate au piano. Leonardo Sánchez avait été invité en 2005 sur le disque du pianiste, *Evolución tango* (RP y Random) pour partager deux titres (*El choclo* et *Romance del diablo*) en sa compagnie et celle du bandonéoniste Marcelo Nisinman. En était résultée la conviction d'envisager

le tango sous la même perspective : « *ils sont, justifie Leonardo, très respectueux des sources. Ce n'est pas le tango "à partir de Piazzolla" comme certains l'entendent aujourd'hui, mais toute l'histoire qui est englobée. Ce qui m'avait frappé au musée Picasso, c'était d'abord la formidable technique du peintre d'avant le cubisme* ».

La comparaison sonne clair et l'association Sánchez-Zárate a sans doute de beaux jours devant elle. Le duo partait ces jours-ci au festival de Grenade.

Et sur disque ? Celui qui a si peu enregistré sous son nom – sa référence la plus connue reste celle du *Trio Gomina* – se dit que « *c'est peut-être le moment* ». Des projets sont là, déjà prêts, « *tout un répertoire de tango pour guitare et quintette de cordes* », le trio guitare-violon-voix qu'il partage avec Corinne Basseux et la chanteuse Nathalie Sanz, « *plus traditionnel, littéraire, les tangos de Manzi, Expósito* ». Formé à la musique classique et populaire dès l'enfance à Córdoba, puis à Buenos Aires, accueilli à Paris en 1984 (il avait dix-huit ans) par un oncle folkloriste, Raul Mercado, Leonardo Sánchez a frayé et appris avec les Ciro Pérez, Reynaldo Anselmi, tenants d'un tango populaire, intense et authentique. Les conservatoires et les salles de concert sont sa deuxième maison mais la musique argentine reste sa « *langue maternelle* ».

Jean-Luc Thomas

PUB

## Eduardo avait un rêve...

**Écrire pour un quatuor à cordes et jouer avec lui, le bandonéoniste Eduardo Garcia en rêvait depuis l'adolescence. Ou presque. Il l'a fait. On a aimé.**



Photo : DR

Eduardo Garcia

Ils étaient tendus comme les cordes de leurs instruments et lui presque en apnée au dessus de son soufflet. Presque neuf mois d'écriture, presque une gestation et là, avec si peu de préparation,

il fallait accoucher de ce bébé, de ce rêve d'adolescent. À dix-huit ans, Eduardo Garcia avait déjà envie d'écrire pour son bandonéon et un quatuor à cordes. « *Certains rêvent de Bora Bora, moi c'était ça...* », dit l'ancien bandonéoniste de *Mortadela*, la désormais mythique revue d'Alfredo Arias, du *Cuarteto Cedrón* aussi, qu'il accompagna quelques années, ou de la formation de Minimo Garay, du bel *Ombú*, première manière de Lalo Zanelli. Et là, venait le temps, sonnait l'heure sur la scène de L'Ermitage : Eduardo Garcia et le *Firebyrd String Quartet* <sup>(1)</sup> allaient défendre la musique tant désirée d'un bandonéoniste plus tout à fait adolescent (quarante-cinq ans) qui pouvait dire vraiment « *pour la première fois : cette musique-là est la mienne, cette musique-là, c'est moi* ». Musique profonde, équilibrée et délicate, musique servie nue par un quatuor scrupuleux et engagé bien qu'assez novice dans

l'univers du tango. La violoniste Caroline Pearsall était la seule à avoir expérimenté le genre. Au violoncelliste Olivier Koundouno, qui accompagne et arrange pour Emily Loizeau, Eduardo avait enjoint de jouer « *bien au fond du temps. Tu vas voir comme ça swingue* ». De fait, « *Olivier possède un swing incroyable pour le tango* », se réjouissait le « *compositeur argentin assumé* » (auto-définition) dont le beau répertoire doit maintenant voler de concert en concert jusqu'à rencontrer le havre d'un studio. Mais rien ne presse. « *Compositeur argentin assumé* » donc. Mais encore ? À l'écoute, ces pièces semblent en effet très sourcées, enracinées. Les titres mêmes, renvoient à une enfance argentine où le *kiosco* du coin devient caverne, gouffre aux merveilles. Un rien de... comment dit-on déjà ? réalisme magique, c'est ça. Et plane sur tout cela une forme de mélancolie qui ne se veut pas originelle, plutôt existentielle. « *Contrairement à beaucoup de mes compatriotes, j'ai eu la chance de ne pas quitter l'Argentine par obligation politique et n'entretiens pas de nostalgie douloureuse par rapport à cela* », recadre Eduardo, tout en validant le caractère nostalgique de son expression musicale.

## Apprentissage avec Binelli et Barletta

Formellement, on n'est ni dans la citation, ni dans le référentiel à tout crin. « *L'aveuglante lumière* » (c'est encore lui qui le dit) piazzollienne ne l'a en vérité jamais aveuglé, pas plus, pas moins « *que Schönberg, Beethoven, Franck Zappa ou Gustavo Beytelmann. Non, non, c'est bête de citer comme ça !* », se reprend-il. En vérité, il ne renie pas les noms prononcés mais se défie de l'effet produit. De Beytelmann, dont il a appris « *à déstructurer, à décortiquer chaque élément* »,

comme on mettrait à jour l'horlogerie interne au tango pour mieux savoir ensuite comment construire son propre mouvement, il dit : « *en même temps, il ne m'a jamais rien imposé, ni même suggéré quoi que ce soit de son univers à lui et en cela, c'est un être humain extraordinaire* ».

Pour autant, Eduardo Garcia n'a pas attendu la quarantaine mature pour entrevoir la possibilité d'écrire. Il s'y consacra même avec plaisir et assiduité pour la scène – théâtre ou danse – au sortir de son bout de route avec *El Tata Cedrón* dans les années 90, « *une période sympa, pleine de beaux souvenirs* ». Mais la musique alors, était de commande, la sienne « *beaucoup de cordes déjà* », pas tout à fait la sienne quand même. En fait, si la musique d'Eduardo Garcia échappe assez aisément aux clichés qui pourraient surgir de son instrument, c'est d'abord et surtout parce que ses années d'études en Argentine coïncidèrent avec le grand silence blanc du tango. Ce qui attira le jeune Eduardo était bien moins le tango que le bandonéon. Il apprit sous la férule de Daniel Binelli et d'Alejandro Barletta, dont le répertoire était strictement classique : « *j'étais bien plus attaché à l'instrument lui-même qu'à sa musique traditionnelle* », explique-t-il. En cela, l'envie de l'associer au quatuor à cordes fut donc naturelle : « *l'unité du quatuor, c'est tellement fort quand cela sonne bien. C'est imbattable, ça ! Et à l'inverse, quand cela sonne mal, cela s'entend, c'est terrible ! Mais j'ai toujours pensé qu'un ensemble aussi passionné se marierait aisément à la grande possibilité expressive du bandonéon* ».

Eh bien, c'est fait ! ■

Jean-Luc Thomas

(1): Caroline Pearsall (violon), Jérôme Legrand (violon, remplacé par Byron Wallis lors du concert à L'Ermitage), Nicolas Peyrat (alto), Olivier Koundouno (violoncelle). Compositions, direction et bandonéon, Eduardo Garcia.